

LES REMÈDES INCOMPATIBLES DE LA MATIÈRE MÉDICALE  
HOMÉOPATHIQUE

Ce sont ceux décrits par Hahnemann et plus de vingt-quatre autres auteurs comme remèdes discordants, hostiles, antipathiques, même nuisibles et désignés par les Anglais comme inimicals.

Tout hahnemannien a vérifié par l'expérience cette notion d'incompatibilité, soit pour avoir perdu des malades de sa clientèle, soit pour avoir perdu du temps au cours d'un traitement et avoir eu de la peine à retrouver le fil conducteur de la guérison, pour avoir donné un incompatible volontairement ou involontairement.

Hahnemann parle de remèdes freundlich, amicaux, sympathiques, qui se complètent, s'aident mutuellement et de remèdes feindlich qui sont inimicaux, de véritables ennemis qui se contre-carrent et jettent le désordre et l'anarchie là où l'ordre et l'harmonie sont recherchés.

En médecine ordinaire, le mot d'incompatible a un sens beaucoup plus matériel, soit chimique, soit biologique, certaines substances ne pouvant se prescrire avec une autre sans provoquer des modifications de goût, de couleur ou modifier chimiquement les résultats, les rendant totalement différents ou souvent dangereux. Cela est surtout important dans des ordonnances où se rencontrent plusieurs médicaments, ce que tout hahnemannien évite. Mais pour nous, cette incompatibilité se comprend dans la séquence des remèdes, après avoir donné un remède, ce qu'il convient de faire pour l'application des suivants, si un autre remède est vraiment indiqué. Peut-on et doit-on le donner simplement si les symptômes l'indiquent ? Non, disent nos anciens maîtres, s'il est incompatible avec le précédent.

Ne confondons pas ici incompatible avec antidote. Un remède incompatible n'antidote pas du tout le remède avec lequel il ne correspond pas, mais il augmente les symptômes, les modifie, en crée de nouveaux et brouille le cas en aggravant l'état du malade et de sa maladie.

Dans quelles circonstances des remèdes sont-ils incompatibles ? Hering les définit des substances qui sont trop similaires dans leurs actions:

par exemple

Rhus tox et Apis dans les affections cutanées.  
China et Selenium dans leur action sur l'appareil génital.  
Mercurius et Silica dans les processus suppuratifs.

Farrington dans la préface de son excellent ouvrage sur les comparaisons médicamenteuses nous dit "qu'il y a une sorte de similitude qui ne guérit pas, mais aggrave".

Ignatia et Nux-vomica, quoique très similaires, ne s'antidotent point, mais ne sont d'aucun secours l'un après l'autre, au contraire; leur ressemblance apparaît beaucoup trop grande, comme un aequale ou un idem plutôt qu'un semblable. Pour établir une comparaison, disons par exemple que ce serait là comme un mariage consanguin, entre frère et soeur!

Souvent, Messieurs, nous négligeons la question de parenté médicamenteuse, la question des relations des remèdes les uns avec les autres et de ceux qui ne s'accordent pas ensembles. Nous compromettons et exposons au danger nos patients, leur santé, en négligeant des observations précieuses faites par nos anciens maîtres. Nous oublions de regarder le remède donné précédemment et aboutissons à des échecs. Il y en a même qui pensent que cette question de relation médicamenteuse n'est qu'une création de l'imagination de puristes par trop zélés.

Certains médecins donnent Apis et Rhus dans la même ordonnance ou Caust et Phosphorus combinés ou en alternance.

Le Dr. Mohr de Philadelphie raconte que lors d'une consultation dans un dispensaire homoeopathique, il prescrivit Apis, après que le malade ait été pendant plusieurs mois sous l'influence de Rhus. Cette femme était sujette aux rhumatisme et à des inflammations érysypélateuses et quand elle vint au dispensaire, souffrait alors d'un prolapsus utérin. Les symptômes appelaient nettement Rhus et 6 semaines après cette prescription, elle fut entièrement délivrée de tous symptômes, sauf d'un mal de dos persistant dû vraisemblablement au prolapsus, qui ne semblait pas répondre au remède. Un pessaire fut appliqué comme support mécanique et le mal de dos s'améliora. C'est alors qu'il prescrivit Apis et malgré le pessaire le mal de dos et toute une série d'autres anciens symptômes se réveillèrent à un tel point que pendant des mois et des mois elle dû souffrir péniblement. A cela s'ajoutaient des symptômes ovariens fort désagréables. Je fis, dit-il, mon mea culpa d'avoir été aussi négligent et regrettai n'avoir pas fait pareille expérience sur ceux de mes amis et confrères qui n'attachent aucune attention aux remèdes incompatibles.

Une aventure semblable m'est arrivée avec Zincum et Nux-vomica, qui m'a ouvert les yeux sur l'importance de bien connaître les remèdes incompatibles.

Une dame en apparente bonne santé vint consulter pour un panaris. J'espérais la guérir rapidement en quelques jours, ayant toujours réussi avec nos remèdes bien choisis à faire des guérisons en très peu de temps.

6 semaines après le début du traitement, le panaris supprimait toujours et j'étais, dit le Dr. Mohr, dégoûté et désappointé, mais je compris mon erreur en regardant mes prescriptions, car j'avais à ma surprise donné sans réflexion Mercurius après avoir débuté par Silica. Or ces remèdes sont incompatibles et c'est ainsi que cette pauvre malade souffrit 6 mois d'un très douloureux panaris.

Spongia et Kali-c. sont-ils incompatibles, je ne saurais le dire ? Mais le Dr. Mohr signale un cas de goître exophtalmique arrivé à un résultat excellent et presque tout-à-fait guéri avec Kali-c. 30, démontrant que Spongia ne convenait nullement au malade.

En fait, la malade avait été sous Spongia pendant des mois sans amélioration marquée et l'étude soignée du cas lui apprit que Kali-c. était réellement le remède. Presque immédiatement les symptômes subjectifs disparurent, la santé générale s'améliora et les signes objectifs diminuèrent progressivement.

Après quelque temps le cas resta stationnaire et ne voyant aucun autre remède indiqué, l'essai d'une dilution plus haute ne donnant rien, l'exophtalmie semblant ne pas faire de nouveaux progrès, il se hasarda à donner à nouveau Spongia, une dose à la 8000<sup>e</sup> (Korsakoff) et en quelques jours tous les symptômes désagréables que Kali-c. avait réussi à faire disparaître, revinrent plus intenses que jamais. La dyspnée, les palpitations, l'aggravation à 2 heures la nuit, obligeant la malade à s'asseoir et un déclin net de sa santé générale. Il dût donner pendant assez longtemps Placebo pour revenir à Kali-c. 30, qui de nouveau heureusement remit la malade dans la bonne voie jusqu'à un résultat parfait et même ce qu'on peut appeler une guérison.

Mais que faire dans certains cas ? Certains remèdes semblent indiqués avec la même perfection, par exemple Rhus et Apis, Caust et Phos. . Supposons que l'un soit donné alors que c'est l'autre qui était vraiment indiqué, ce qu'on observe par les résultats, et que faire alors ?

Quel remède intercaler - entre les deux ennemis ? Entre Caust. et Phos. bien souvent c'est Nux qui fera le pont. Entre Apis et Rhus. ce sera Puls ou Sulph. qui sera indiqué. Hepar a été appelé le pacificateur entre Merc. et Sil.

Dans ce domaine l'expérience de chacun peut combler les lacunes qui existent à ce sujet et je vous engage à bien observer vos cas, à tenir compte de l'expérience, d'y penser, mais de tâcher d'arriver à compléter la liste trop insuffisante pour arriver à un résultat meilleur dans nos prescriptions.

---